

## **Critique de *Histoire de l'autre* : le récit israélien**

La lecture de *Histoire de l'autre* m'a profondément amenée à réfléchir sur la manière dont un récit national peut se construire, non seulement pour relater des événements mais aussi pour légitimer une mémoire et un projet politique. Le récit israélien présenté dans le livre ne se contente pas de retracer l'histoire du sionisme et de l'État d'Israël. Il construit une narration cohérente où le peuple juif apparaît à la fois victime et légitime détenteur d'une terre historique tandis que la présence et la mémoire des Palestiniens sont largement effacées ou réduites à une abstraction. Ce qui m'a le plus frappée c'est cette capacité du texte à susciter des interrogations tout en orientant subtilement le lecteur vers certaines conclusions. Qui sont réellement les victimes et les responsables ? Peut-on véritablement parler de retour des Juifs en Palestine ? La Shoah légitime-t-elle la création d'un État au détriment d'une population déjà présente ? La lecture de ce récit m'a poussée à questionner plusieurs termes et événements présentés et c'est cette réflexion critique que je souhaite développer ici en analysant les mécanismes narratifs, le rôle du langage et la construction de la mémoire nationale.

Dès les premières pages l'ouvrage insiste sur l'objectif du sionisme qui est le retour des Juifs en Palestine perçue comme leur terre historique et justifiée par la souffrance des Juifs dans la diaspora vivant avec un statut de marginal parmi les autres peuples (p.30). Mais peut-on vraiment parler de retour ? De nombreux peuples étaient déjà installés depuis des siècles sur ces terres. Cette interrogation m'a amenée à réfléchir sur la construction idéologique de cette notion. Le mot retour ne désigne pas simplement un événement démographique ou politique mais sert d'outil de légitimation donnant l'impression que cette terre attendait d'être reconquise. L'ouvrage insiste sur la marginalisation des Juifs pour expliquer leur installation mais ignore totalement que cette arrivée s'accompagne d'une dépossession des Palestiniens. L'usage du mot retour minimise la présence actuelle d'autres peuples et crée une illusion de vacuité de la terre ce qui est historiquement inexact. Ce choix terminologique n'est pas neutre et il structure le récit pour légitimer l'appropriation d'un territoire et invisibiliser ceux qui y vivent.

Cette stratégie se retrouve dans la Déclaration Balfour de 1917 qui affirme la volonté de créer un foyer national juif tout en précisant que rien ne sera fait qui puisse porter atteinte aux droits civils et religieux des collectivités non juives existant en Palestine (p.34). Cette formulation définit les Palestiniens par ce qu'ils ne sont pas niant leur statut de peuple et leur histoire. En les qualifiant de simples communautés le texte contribue à créer une distinction fondamentale entre un peuple porteur d'histoire et des habitants considérés comme secondaires presque anonymes. On a l'impression que les Palestiniens sont étrangers à leur propre terre et ce renforcement de l'effacement se fait par le fait qu'ils sont définis par ce qu'ils ne sont pas plutôt que par ce qu'ils sont.

Cela illustre une première stratégie narrative constante dans le livre l'effacement implicite des Palestiniens qui deviennent quasiment invisibles dans le récit historique.

Le mandat britannique montre également cette ambiguïté. Il réaffirme le lien historique du peuple juif avec la terre d'Israël (p.42) et promet de veiller à ce qu'il ne soit pas porté atteinte aux droits et à la situation d'autres parties de la population (p.46). Pourtant ces engagements furent largement ignorés. L'immigration juive massive conduisit à l'expropriation de milliers de Palestiniens et dès les premières émeutes de 1920-1921 des conflits éclatèrent. Le récit insiste sur le fait que ces violences étaient des attaques arabes contre des colonies juives mais cette explication simplifie et déforme la réalité. Les tensions découlaient aussi des spoliations et frustrations accumulées. Cette présentation m'a conduite à réfléchir sur la sélection des faits. Certains événements sont amplifiés pour montrer la menace arabe tandis que d'autres révélant la responsabilité juive dans les déplacements et la dépossession sont minimisés ou omis. Cette asymétrie dans le traitement des faits contribue à construire une mémoire nationale qui légitime l'installation juive et invisibilise l'expérience palestinienne.

Le texte insiste ensuite sur la marginalisation historique des Juifs en décrivant un peuple obligé d'exercer dans des pays dont il ne connaissait pas la langue et dont il ne partageait pas la race (p.37-38). On nous montre donc un peuple toujours persécuté toujours marginalisé mais cette vision me semble partielle. Le récit sélectionne uniquement les souffrances pour construire une continuité qui justifie le projet sioniste. Chaque difficulté vécue en diaspora devient un argument pour le retour en Palestine. On ne parle jamais des périodes de coexistence ou de paix pourtant existantes dans l'histoire juive. Cette simplification transforme des faits complexes en justification morale et m'a fait réfléchir sur la manière dont l'histoire peut être instrumentalisée pour soutenir un projet politique.

Cette logique se renforce avec l'évocation de la Shoah présentée comme un élément renforçant la légitimité de l'État d'Israël notamment par l'expression 100 000 Juifs déracinés (p.68). Mais déracinés de l'Europe suite à cette horreur ou de leurs racines supposées en Palestine ? Cette ambiguïté semble intentionnelle. La Shoah est utilisée pour instaurer un sentiment d'urgence et de danger existentiel justifiant moralement la création d'Israël. Le récit met en avant le destin et la fatalité des Juifs tout en occultant la tragédie vécue par l'autre partie de la population. Le pathos ainsi créé légitime les choix politiques tout en minimisant les conséquences pour les Palestiniens expulsés ou exilés.

Cette logique de victimisation se poursuit dans le traitement de la guerre de 1948. Le texte affirme que dans la plupart des cas les Juifs se défendaient contre les attaques des Arabes (p.66) mais cette formulation simplifie la réalité. Dès les premières pages on lit que des villages arabes ont été vidés et que certains officiers juifs avaient une liberté totale pour agir (p.78). Peut-on vraiment parler d'auto-défense si certaines opérations

ont directement provoqué la fuite ou l'expulsion de populations ? Le texte explique parfois que certains incidents se sont produits pour une raison inconnue (p.66) minimisant ou justifiant la violence alors que d'autres passages montrent des ordres planifiés et des stratégies militaires. Le poème Bab El Wad (p.72) accentue le pathos en décrivant les sacrifices juifs « ici demeurent ensemble le chagrin et la gloire ». Ces lignes suscitent l'empathie pour un peuple héroïque mais rien de comparable n'est présenté pour les Palestiniens qui subissent en silence les conséquences. L'absence de leur perspective crée une inégalité narrative où un peuple est humanisé et l'autre presque invisible.

Le langage utilisé dans le récit accentue encore cette asymétrie. Les déclarations de Ben Gourion créent une image idéalisée d'Israël comme un État d'une portée à la fois nationale et universelle (p.82) contrastant avec la réalité déplacements forcés expropriations massacres et intimidations envers les Palestiniens. Le langage idéaliste sert à légitimer un projet fondé sur la violence et l'exclusion. Les phrases évoquant la main tendue à tous les États voisins ou la contribution au progrès du Moyen-Orient apparaissent paradoxales face aux restrictions et à la domination imposées aux Palestiniens. De plus la violence palestinienne est qualifiée de terrorisme tandis que la violence israélienne est décrite comme défensive ou forcée par le contexte (p.114). Cette asymétrie crée une hiérarchie implicite. Israël est légitime, les Palestiniens criminalisés. Le choix des mots façonne l'identité nationale, désigne l'ennemi et justifie la violence tout en occultant la complexité des violences croisées et continues.

Le récit façonne ainsi une mémoire collective orientée en présentant Israël comme victime ou défenseur et en minimisant la souffrance palestinienne. Les exactions contre les Palestiniens sont décrites comme non préméditées ou dans le feu de l'action (p.78) et la fuite des populations est qualifiée de désertion. Ce terme m'a choquée. Comment peut-on parler de désertion quand des villages entiers ont été détruits ? Le récit devient un instrument politique et moral, sélectionnant et interprétant les événements pour soutenir la vision d'un État juste et universel tout en occultant les violences structurelles.

Cette lecture se poursuit avec la guerre des Six Jours présentée comme une victoire éclatante pour Israël avec un vocabulaire positif mais l'usage du mot bénédiction (p.106) pour qualifier l'occupation des territoires conquis m'a profondément questionnée. Comment parler de bénédiction pour des populations subissant expropriations restrictions de mouvement et dépossession ? Même si certains indicateurs économiques peuvent s'améliorer cette lecture occulte le nationalisme palestinien et la frustration quotidienne. Le langage valorise Israël et minimise la souffrance de l'autre révélant une lecture partielle et morale de l'histoire de cette guerre et ses conséquences dramatiques pour les Palestiniens.

Lorsqu'il est question de l'Intifada le texte présente les soldats israéliens comme hésitant à employer la force contre des Palestiniens désarmés (p.118) humanisant l'armée. Mais quelques lignes plus loin la politique militaire répressive décrit tabassages violences injustifiées et blessures graves. L'événement déclencheur, la collision d'un camion israélien avec une voiture palestinienne en 1987, est présenté comme un incident ponctuel alors qu'il résume des années de humiliations expropriations et restrictions de liberté. Une fois de plus le récit minimise la violence systémique et privilégie une interprétation ponctuelle.

Enfin le texte introduit une dimension religieuse et messianique transformant la victoire de la guerre des Six Jours en événement quasi sacré. La victoire est perçue comme messianique (p.96) et le rabbin Kook affirme que dans ses frontières bibliques ce pays appartient tout entier à Israël (p.98). Ce langage religieux contraste avec la description des Arabes qualifiés de refoulons-le entre ses griffes ou chasser définitivement l'envahisseur. Israël apparaît du côté du sacré du bien de Dieu et les Palestiniens du côté de l'impur et du danger. La domination est naturalisée et placée sous le signe du divin rendant toute critique presque impossible et transformant le conflit en opposition morale et spirituelle.

La lecture de *Histoire de l'autre* m'a confrontée à la manière dont l'histoire peut construire une identité nationale et légitimer un projet politique. Elle m'a appris que le récit historique n'est jamais neutre et il repose sur des choix omissions et des mots qui orientent notre perception. J'ai pris conscience que derrière chaque formulation chaque poème ou citation se joue une bataille de mémoire celle qui érige des héros et celle qui rend invisibles des victimes. J'ai fait le choix de rédiger cette réflexion avant de lire le récit palestinien pour ne pas être influencée par un point de vue unique et pouvoir interroger chaque version avec la même exigence critique. L'histoire surtout dans ce conflit n'est jamais unique. Elle est multiple fragmentée et traversée de silences. Cette lecture m'a appris à douter à interroger et à lire avec lucidité ce qui me semble être le premier pas essentiel pour toute approche véritablement historique.